

JE M'ENTRETIENS

La méthode

Les méthodes sont radicalement différentes selon les travaux. Les trames noires sont extrêmement préparées à base de croquis sélectionnés, recopiés et agrandis. La peinture est la dernière étape. Dans les peintures plus récentes le travail de préparation fait parti de ce que l'on voit, c'est la maille. En général je passe par un long moment où ce que je fais n'est qu'un entraînement. Le cerveau se fatigue et une autre façon de faire prend le dessus. Je crois à deux mécaniques. Une qui projette, qui note, argumente, prévoit et connaît. Celle-ci est très envahissante. Et une autre qui cherche à démonter tout ça. Tout se résume entre une connaissance et quelque chose qui ne s'en satisfait pas et qui se débat. Il faut que toutes les raisons se dissolvent. À ce moment-là, je suis en train de travailler.

La position

Le projet qui se précise est peut-être justement celui de peindre le projet, le moment où ce qui se met en place prend une position. Je cherche là où les projets commencent et la façon dont ils démarrent. Je n'ai pas trouvé mieux que la peinture, pour le moment, pour bien voir comment ça se passe, pour ne pas être dérangé par autre chose que ce qui se déroule sur une surface plane et déterminée. J'utilise des éléments simples comme la ligne, une sorte de B, A, BA. Je privilégie une approche simple, un état expérimental.

Les outils

Il y a certainement des mécaniques ou des procédures, mais elles se perdent en chemin, en tout cas elles n'aboutissent pas où elles devraient aller, elles fabriquent le motif par inadvertance. Les attitudes qui consistent à décliner un outil sont derrière nous, tout a été dit. Deux options s'offrent alors, celle de continuer ou celle de chercher les failles pour repartir, pour se raccrocher. Donc si la ligne m'intéresse, c'est plutôt là où elle n'est plus pertinente, là où il y a une erreur. La ligne dans les dessins « les absences du modelleur » dit oui et non. Je souhaitais faire des formes géométriques simples, mais visiblement je n'ai pas cru à cette simplicité, et c'est la main qui a pris le dessus en faisant cette sorte de contour binaire. Dans les derniers dessins au pastel noir, la ligne s'emmêle, certains y voient des saynètes ou des paysages, une histoire très précise qui se recoupe sans cesse, un conte de fées : la princesse qui aime le prince qui aime le roi qui aime la princesse.

Le dégagement

J'aimerais que si quelque chose doit apparaître ou disparaître ce soit tout. Il n'y a pas plus de motif que de fond. Le motif est justement ce qui me gêne lorsque je regarde les tableaux. J'ai toujours l'impression, comme dans une salle de cinéma, qu'il y a quelqu'un de trop grand devant moi qui me mange l'écran. C'est vrai que je me suis embêté à savoir comment un motif se dégageait d'un fond, mais je me suis aperçu que je dégageais le motif aussi.

La forme

Souvent on me demande comment j'arrête une forme. Quelqu'un m'a dit un jour, un peu gêné, à propos d'un dessin : « on dirait... un lapin ». Peu m'importe que des formes rappellent quelque chose, je ne les souhaite pas pures. Et dans ce cas, elles sont collantes, elles collent à la mémoire en traversant plusieurs registres.

Le relâchement

La légitimité est dans les procédés très simples, les jeux qui me permettent de commencer une peinture. La sensibilité est d'adopter le relâchement d'un premier geste distrait et automatique. Quand je parle de légitimité, j'évoque ce qui pourrait fonder une peinture et il me semble que ça se mesure aux enjeux que celle-ci fait apparaître. Or la peinture s'est détachée de notre réalité pour s'ancrer dans celle de son histoire et de sa pratique. Ce double mouvement a pu conduire à l'apparence d'un simple formalisme, une peinture abstraite finissant dans un académisme autarcique. Mais ce serait la juger un peu rapidement et je ne peux pas m'y résoudre. Je pense encore possible une peinture qui se préoccupe de sa forme et de sa mise en œuvre, cette préoccupation rejoignant celle de nos propres positions dans une réalité. Je reste persuadé que la peinture est une histoire de formes inassumables, donc se demander si elle est légitime c'est bien, chercher à y répondre c'est dramatique.

Les partenaires

Les échos sont multiples. Quelqu'un a dit qu'on peignait avec des fantômes. Pour ma part, certains viennent schématiquement de la peinture Américaine d'après guerre. Je m'étais fixé un programme, celui de savoir ce que je pouvais faire avec « l'expression » de la peinture liée à cette histoire. Je la respecte et en même temps je hais sa boulimie, sa profusion, sa position totalement égoïste. Je passe donc d'un état intense de répulsion à une grande tendresse. En ce moment je regarde deux photos de peinture de Philip Guston et une de lui dans son atelier. J'aime ces peintures, cette incertitude massive et puis je le regarde lui dans son atelier, il est devant des petits tableaux et il a l'air un peu fatigué. Je suis surpris par la taille moyenne et donc très difficile des tableaux.

La performance

Lorsque je me mets à peindre, ça discute dans la tête, – c'est quoi cette courbe verte ? tu vois pas qu'elle prend tout – il faut bien commencer, elle prend la moitié – et ce vert, vert et rose, t'es content de toi, ça marche bien, bien – mets y du marron, du marron, du marron en dessus, par dessus et là le rouge noir étale le oui, pas comme ça un grand coup de turquoise, bleu bleu vert jaune passe le dessus – elle est trop bien pas assez mollassse il faut que ça se perde – peut être un jaune par dessus tout – le jaune il est dessous, trois lignes beige jaune – mets lui du violet – dessus complètement, reprend le gris descend-le par là – non, du rouge du jaune du kaki – du vert de l'orange, de l'orange du gris du bleu du orange vert – du vert marron jaune bleu du turquoise du noir olive rose du marron clair du beige gris bleu du rouge rose vert bouteille, du vert vert vert du jaune avec du blanc qui est trop épais – du pétrole – un peu trop avec le rose du rouge – après un gros gris qui coule doucement du haut en bas qui se retourne et fait une grosse patate – petite tache vert jaune qui s'arrête ; jaune, rose grenat, fuchsia qui couvre doucement le violet trop noir – le violet se laisse faire – le jaune sale va trop loin – je l'arrête, on regarde ; – le vert vert noir qui fait une boucle – perdu – non la boucle c'est une bouclette, tu la veux mielleuse et sure d'elle ou craintive et sale ? – je sais pas, le mauve est trop juste avec les deux traînées beiges, finalement, c'est vrai je m'en fous si c'est dessus ou dessous.

Jérôme Boutterin, octobre 1999. in catalogue "Jérôme Boutterin", DAP, Mairie de Paris. exposition du 4 au 27 novembre 1999, espace d'art contemporain, Paris, France.